

Espace et ville

Né d'une rencontre déjà ancienne à Heidelberg avec le philosophe Hans Georg Gadamer et des architectes, ce texte propose, concernant l'espace urbain, trois petits chemins d'enquête, trois divagations permettant de croiser et confronter, à partir de la Grèce, hier et aujourd'hui.

D'abord de petites histoires personnelles sur la façon dont a surgi dans mon esprit la question de l'architecture et de l'urbanisme. Ensuite, naturellement, un détour par la Grèce ancienne pour poser le problème des rapports entre pouvoir politique, espace social et urbanisme : comment, à partir du VII^e siècle avant notre ère, organisation sociale, connaissance intellectuelle, mathématique, architecture et urbanisme vont converger. Enfin, en prenant une fois encore appui sur la Grèce, interroger philosophes et urbanistes pour savoir s'il existe, dans ce monde qui a tellement changé, quelques constantes.

Commençons donc par les petites histoires personnelles. C'était en 1935 ; j'étais plus jeune, je devrais dire moins vieux, que je ne le suis aujourd'hui ; j'étais parti parcourir la Grèce à pied et j'avais beaucoup vagabondé. De Corfou, où je me trouvais avec mon frère et un ami, nous avons pris un bateau jusqu'au petit port albanais de Sarandë qui est en face et, de là, nous sommes remontés en direction du lac Scutari à travers toute l'Albanie. Nous faisons le voyage à pied, profitant parfois d'un camion qui nous embarquait. En route, nous rencontrons des hommes montés sur des ânes, suivis par des femmes portant sur le dos tout ce qui semblait trop lourd ou trop vulgaire pour être transporté, comme les hommes, sur une monture. Nous croisons des maisons, des villages (parfois chrétiens) en haut d'une colline, entourés de murs défensifs, et ces constructions s'intégraient au paysage, bâties dans les mêmes matériaux que lui, terre et bois : des habitats plus que des édifices. L'homme des temps les plus anciens a trouvé des refuges, cavernes ou abris, pour se protéger. C'était encore un peu cela. J'étais à la fois fasciné et dépaycé par ce que cet habitat gardait de primitif. Nous gagnons le lac Scutari, le traversons, descendons par les bouches de

Kotor, arrivons à Dubrovnik. Dubrovnik, un moment de bonheur comme si, une frontière franchie, on se retrouvait chez soi : des maisons, des constructions, de la pierre, quelque chose de pensé en même temps que bâti : une ville impliquant une forme de culture où le temps a été maîtrisé. On se promène et, dans les formes du présent, c'est le passé que l'on rencontre, à la fois histoire, organisation sociale, calcul, esthétique. Nous restons là une quinzaine de jours, prenons un bateau qui remonte la côte adriatique jusqu'à Venise, où je n'étais jamais allé. Émerveillement. Je fais un pas de plus dans cette espèce de pérégrination vers l'essence de l'urbanisme et de l'architecture. Pourquoi ?

Parce que, même à Dubrovnik et dans les vieilles cités que je connaissais, les villes sont construites sur un terrain ; elles s'y adaptent, en épousent obligatoirement le relief ; elles tiennent compte de la matérialité du sol sur lequel on va les bâtir ; il y a des collines, des ravins, des rues qui montent et qui dégringolent, de grands fleuves dont on doit suivre les rives. À Venise, l'impression – illusion bien sûr, mais qui s'impose – est que cette ville ne repose sur rien, qu'il n'y a pas de terrain auquel elle doive s'adosser et s'adapter, comme si elle concrétisait un projet purement imaginaire. Elle semble reposer sur l'eau de la lagune ; ses blocs de pierre avec tout le poids du passé, ses palais, ses églises, les quais, les paliers, les places, les escaliers, tout cela se dresse comme un merveilleux décor directement posé sur la mer pour se dresser entre l'eau et le ciel, ces deux étendues sans limites, sans autre frontière que cette ligne à l'horizon où elles se rencontrent. Le bonheur de ce spectacle vient de ce que les certitudes les plus stables, les catégories les mieux assurées s'y présentent basculées, inversées. Le soubassement matériel, l'ancrage dans la nature, ce sont les eaux et le ciel, la fluidité liquide et l'espace aérien, c'est-à-dire ce qui relève de l'inconsistant, de l'insaisissable, de la non-forme, du rêve ; et c'est le rêve humain de l'architecte constructeur de la ville qui, s'incarnant dans la pierre dure, dans la consistance et la pérennité des édifices, prend la forme d'une réalité substantielle. Au terme de cette pérégrination du milieu des années trente (j'ai vingt ans), je découvre une idéalité urbaine au sens où les historiens des mathématiques disent des Grecs qu'à côté des savants chinois, indiens, babyloniens, ils ont inventé l'idéalité du nombre et de l'espace, c'est-à-dire qu'ils vont raisonner non pas sur des choses réelles, sur les figures que trace la main, le point, la ligne, la surface, mais sur des idées de nombre et d'étendue. Devant Venise, tout d'un coup, je comprends que la ville aussi, comme la peinture, est chose mentale.

Je saute par-dessus un bon nombre d'années pour me retrouver à l'époque où je travaille sur la Grèce. Ma recherche, à ce moment-là, se focalise sur un homme comme Hippiamos de Milet parce qu'il est un des meilleurs exemples de la conjonction entre pensée mathématique et

pensée politique : il écrit des traités politiques et rédige aussi des livres d'astronomie. Météorologue et urbaniste, il modifie dans le sens d'une plus grande rationalité les plans auxquels doit obéir la construction des villes, apportant ainsi une contribution essentielle à ce qu'on peut appeler la géométrisation de l'espace urbain.

Vers le deuxième millénaire avant notre ère étaient apparues dans l'établissement des groupes humains sédentarisés les révolutions palatiales. C'est l'ère des grands palais crétois, avec leur assemblage complexe de salles, de cours intérieures, de murs superbement décorés, de techniques sophistiquées pour assurer l'aération et la lumière dans le dédale intérieur des pièces. Ces édifices s'ouvrent en général directement sur la campagne. Ils sont à la fois séparés et de plain-pied avec les habitats extérieurs. Au XIV^e siècle, les palais mycéniens sont autre chose. Ils sont bâtis comme des forteresses dominant le plat pays au-dessous d'eux. La monumentalité de la demeure royale, la magnificence des tombeaux, contrastant avec les demeures des paysans, proclament l'éminente dignité du pouvoir souverain. L'édifice ne répond pas seulement aux fonctions que le monarque doit exercer. Il est comme l'aspect visible de la souveraineté ; il la manifeste aux yeux de tous. Le palais est l'incarnation du pouvoir dans ce qu'il comporte d'exceptionnel, d'au-delà de la norme humaine.

Vers le VIII^e siècle, avec l'avènement de la cité-État, de la *polis*, tout change. L'espace urbain ne gravite plus autour d'une citadelle royale qui le domine, il est centré sur l'*agora*, qui, plus encore que le marché où s'échangent les produits, est par excellence le lieu où circule librement la parole entre partenaires égaux. Le miracle grec (qui n'en est pas un) : un groupe humain se propose de dépersonnaliser le pouvoir souverain, de le mettre dans une situation telle que personne ne puisse l'exercer seul, à sa guise. Et pour qu'il soit impossible de s'approprier le pouvoir, on le « dépose au centre ». Pourquoi ? Parce que, pour une communauté d'individus qui se considèrent tous, sur le plan politique, en tant que citoyens d'une même cité, comme « semblables » et « égaux », le centre incarne, à équidistance de chacun, un espace commun à tous, non appropriable, public, ouvert aux yeux de tous, socialement contrôlé, où l'avis de chacun, librement exprimé par la parole au cours d'un débat général, est mis à la disposition de tous. Déposer le *kratos*, le pouvoir de domination, dans ce lieu pensé comme central, dont tous les membres de la cité sont à égale distance, ce n'est pas seulement le dépersonnaliser, mais le neutraliser, le désacraliser en quelque sorte pour en faire l'enjeu d'une discussion ouverte, d'une approche critique, d'une réflexion intelligente. Ainsi émerge le politique : une communauté entend régler elle-même, souverainement parce que sans souverain, par la discussion publique argumentée, toutes les questions d'intérêt général. Ce qui implique qu'à

côté de ce « commun », de ce « public », il va y avoir les affaires privées. Chaque maison est une maison individuelle, propre.

Pour les architectes, cela veut dire beaucoup de choses. Un seul exemple : selon les fouilles que l'on a pu faire en Sicile, à Megara Hyblaea, quand les fondateurs de la colonie arrivent de Grèce, dès le VII^e siècle, ils débarquent sur un terrain vierge de tout habitat antérieur, sans vestiges. Il n'y a encore rien, tout est à faire ; ils ont seulement des plans. Ils vont donc projeter sur le territoire la conception de l'espace et de la ville qu'ils ont dans la tête, ils vont réaliser des expériences, et la première chose qu'ils font, c'est de dire où il ne faut pas construire. Ils réservent un espace où il est interdit d'établir sa maison, et c'est dans cet espace, au centre précisément, que l'on prévoit de mettre tout ce qui est public et commun. Ces colons arrivent donc avec l'idée qu'en matière d'architecture et d'urbanisme il doit y avoir quelque chose de commun, et qu'une ville doit refléter dans sa structure cette géométrie, cet espace organisé, qui est en même temps un espace politique. Il y aura l'*agora*, mais aussi des emplacements pour les temples, pour le gymnase, pour le stade, comme un peu plus tard pour le théâtre, puis pour les thermes. Voilà l'affaire... On voit là comment à un moment donné, dans l'histoire de l'humanité, le politique est venu converger avec ce caractère intellectuel et esthétique du travail de l'architecture.

Cela évolue encore après, mais passons sur les changements ultérieurs, tout ce qui va survenir à l'époque hellénistique, sous l'Empire romain, avec la chrétienté, bien sûr, et aujourd'hui. Je veux surtout aborder un point avec lequel j'en viens au dernier volet de ce texte : les Grecs, dans les conceptions les plus anciennes qu'ils ont de l'espace, pour penser l'espace, et pour le penser mythiquement et religieusement, ont recours à deux divinités : Hestia d'une part, Hermès de l'autre. Ces divinités, bien qu'elles ne soient ni parentes ni liées d'aucune façon, forment couple : on les voit ensemble, parfois, sur les frises, et les hymnes destinés par exemple à Hestia se terminent en disant : « ... et avec toi, Hestia, je célèbre Hermès. »

Hestia, c'est le foyer domestique, c'est le feu domestique, et on sait très bien ce que cela veut dire : c'est un feu qui enracine chaque maison dans le sol et qui, en l'enracinant dans le sol, la fait en même temps communiquer avec le ciel parce que, au-dessus du foyer, il y a un trou par où passe la fumée et, quand vous faites un sacrifice sur votre foyer domestique, il monte directement vers le dieu auquel ce sacrifice est destiné. Donc enracinement dans le sol, liaison avec le ciel, et du même coup cela circonscrit un espace, celui de la maison, de la famille, en le distinguant de tous les autres, cela ferme l'espace sur soi. Naturellement, Hestia est unie à ce petit bonhomme absolument égrillard, farfêlé, menteur, voleur, qu'est Hermès : il est le mouvement à l'état pur, c'est lui qui

montre qu'on peut toujours passer, en toute circonstance, d'un point à un autre ; il perce les murailles, il se joue des serrures, il unit le ciel et la terre, il va chez les morts ; c'est lui qui préside aux mariages et qui fait que les sexes opposés se rencontrent, c'est l'homme des traverses, de la communication, du contact. Bien entendu, si Hestia représente le foyer domestique, lieu privé, Hermès, lui, va présider à l'espace public, il siège dans l'*agora*, c'est un dieu de l'*agora*, un dieu du commerce, il est dans le stade, à l'entrée duquel on trouve des statues d'Hermès, etc.

Toutefois, les Grecs ne seraient pas les Grecs s'ils n'avaient pas compris quelque chose que H.G. Gadamer faisait aussi entendre : c'est qu'en général il n'y a pas, dans les affaires humaines, de bien complètement opposé à un mal : le grand problème, dans la politique et, je crois, dans l'architecture, c'est de trouver ce dont Gadamer a aussi parlé, des composés, d'unir des choses qui sont contradictoires. C'est vrai dans la démocratie : dans le régime démocratique, vous supprimez le pouvoir personnel, et par conséquent, quand il y a une question, y compris en matière d'architecture, il faut en débattre. Pour débattre, vous avancez des arguments rationnels, mais il y a au moins deux camps, deux partis : deux discours opposés se combattent, puis il y aura un vote à main levée, une majorité et une minorité ; donc cette cité se divise. Autrement dit, en supprimant le pouvoir et sa violence gratuite, vous créez un système dans lequel la possibilité de la division et de la violence est toujours présente. On pourrait dire que l'invention de la démocratie, en même temps qu'elle crée des hommes libres et des esclaves, montre que gérer démocratiquement une cité, c'est en quelque sorte prévoir, parer et essayer d'éviter la guerre civile qui est inscrite précisément dans l'idée de faire une cité unie : il n'existe pas de cité unie, harmonieuse, où tout le monde serait égal, sans que cette cité ne soit capable de se déchirer dans des conditions effroyables. Il en va de même pour l'espace : les Grecs sont très malins ; donc, en même temps qu'il y a eu une Hestia pour chaque maison, très religieuse, ils ont décidé avec la cité de faire ce qu'ils ont appelé la *Hestia Koinè*, le foyer commun, qu'ils ont installé sur l'*agora*. Ce foyer que l'on peut mettre où l'on veut, et que l'on peut déplacer, va jouer un rôle considérable : c'est là que les Prytanes se réunissent et c'est à ce même foyer que les ambassadeurs étrangers seront reçus. On voit bien comment, à chaque moment, le dedans et le dehors, le foyer privé et la vie publique vont se trouver en même temps opposés et associés.

Aujourd'hui, les architectes ont des problèmes de fond qui ne sont pas totalement différents. Si l'on réfléchit sur leurs projets et leurs réalisations, on constate qu'à côté, parfois, d'une dimension d'utopie — celle-là même que je soulignais à propos de Venise —, on bute presque toujours sur un danger, qu'ils connaissent bien : une conception architecturale et urbaine n'obéissant à aucune autre logique que celle qui lui est imposée

par les exigences techniques et les intérêts économiques dominants, sans que le politique ne puisse intervenir, au risque d'aboutir à des dérives effroyables — des villes inhabitables, des logis invivables.

Mais il y a un autre problème : comment va-t-on faire l'avenir ? La solution pour demain se trouve-t-elle du côté d'Hestia ? Autrement dit, s'agit-il de construire des logis où le père de famille, sa femme et les enfants de tous âges vont se trouver réunis, tandis que le monde extérieur viendra par l'intermédiaire d'Internet ou de n'importe quoi d'autre dans ce local, de sorte que ses occupants, les pieds dans leurs pantoufles, n'auront pas à bouger, le cosmos tout entier leur rendant visite à la maison ? Cela voudrait dire renoncer à ce que la ville a été traditionnellement, à ce que, pour des hommes de mon âge, elle doit continuer à être : un lieu de socialité. Renoncer au fait que l'on sorte de chez soi et que la ville soit cet endroit où il y a des bistrotts, des rues, des carrefours, des places, des lieux de spectacle. La vraie socialité réside dans la ville : dans la campagne, c'est autre chose, il y a du voisinage. La vraie socialité présente, indissociables, deux faces contraires. C'est en ville que l'on rencontre à tous les coins de rue des gens dont on ne sait ni qui ils sont, ni d'où ils viennent. Mais c'est là aussi que chaque boutique a ses clients, dont elle connaît les goûts et les habitudes ; c'est là que le boucher, quand vous allez lui acheter un morceau de vache folle, vous dit : « Alors, monsieur Vernant, comment va votre vessie ? »

C'est cela la ville, c'est cela la socialité ; alors, quelle est l'option, comment faire en sorte que nos villes de demain résolvent ce double problème que sont la stabilité des foyers et le mouvement qui ne cesse de nous entraîner ? Comment faire en sorte d'unir l'intimité d'un chez-soi et la socialité urbaine ? Les problèmes sont certes complètement différents de ceux de la Grèce, et pourtant mes deux petits dieux, d'une certaine façon, posent des questions par ma bouche.